

I

Une triste tâche

Octobre 1852

Un voile humide et dense enveloppait peu à peu la Haute Lande. Fidèles sentinelles, les pins élançaient leurs troncs vers le ciel comme pour le prendre à témoin. Le chant des oiseaux se tut alors qu'un couple de chevreuils s'enfuyait à l'approche de l'ombre portant son fardeau. Quittant le chemin, elle longea la modeste maison de métayers à colombages et murs de torchis pour se diriger vers le bord de l'airial¹. Vêtue de sombre, un châle noir couvrant sa tête et ses épaules, Jana ressemblait à l'un de ces arbres dépourvus de feuillage au tronc malingre et penché. La jeune femme avançait comme on titube sous la boisson. Elle s'arrêta pour écouter :

¹ Terrain, situé hors du bourg, en herbe et planté de quelques chênes ou de pins parasols, au devant de la plupart des habitations des Landes de Gascogne.

« Personne ! » pensa-t-elle, regardant vers les fenêtres de l'habitation dépourvues de vitres, dont les volets de bois étaient rabattus dès la tombée du soir.

Immobile, elle contempla la forêt, où la pénombre lui semblait un trou sans fond, se prenant à souhaiter être aspirée tout entière par cette gueule obscure qui l'avalerait définitivement. Puis elle soupira, fermant ses yeux noyés. D'un geste las, elle repoussa les mèches brunes détrempees colonisant son visage tels des tentacules et considéra le paquet enveloppé qu'elle tenait dans ses bras comme si elle était étonnée de le trouver là.

Elle hésita, puis, après un dernier regard vers la métairie, se dirigea vers la grange et le chêne tauzin planté par le grand-père de Cristoli à l'occasion de la naissance de ce dernier.

— Là, ce sera bien, souffla-t-elle en posant sur le sol dur et suintant le ballot enveloppé de chiffons.

Après une nouvelle hésitation, Jana se faufila vers la remise au toit de chaume où l'on entreposait, sur de vieilles tables branlantes, pots en terre pour les conserves, paniers tressés pour la récolte des œufs ou des champignons, cabas de toutes tailles, ficelle de chanvre au séchage, outils. Elle en ressortit une boîte sous le bras et dans l'autre une large pelle qui lui parut lourde comme un rocher. Le souffle court, une transpiration aigre mouillant son dos malgré la fraîcheur du soir, Jana s'attaqua à la terre humide. Une pelletée après l'autre, un souffle après un soupir. Le temps s'était arrêté pour celle dont l'unique préoccupation restait de parvenir à creuser assez profond pour y déposer son

paquet. Encore lui faudrait-il suffisamment de forces pour le reboucher. Elle coucha enfin ce qui semblait être un trésor tant elle prenait de soin à le caler au fond du trou, le posant, le reprenant encore. Une vague de douleur déferla du tréfonds de son être en une cascade de larmes. Jana tomba à genoux, hébétée, douloureuse. Émergeant enfin de sa torpeur, elle recouvrit son secret d'une terre sableuse et froide. La nuit était tombée. Jana réalisa qu'elle devait s'en retourner auprès de ses enfants, se releva et se dirigea vers la maison.

— *Boun Diou ! Qué fas-tu ?* lança-t-on soudain devant elle. Je t'ai cherchée partout. T'es partie depuis si longtemps. Tu n'entends pas les petits pleurer ?

Jana se retourna, livide. Dans l'ombre, elle avait reconnu la voix de Cristoli, son époux, et son cœur sembla s'arrêter de battre avant qu'un rideau noir ne lui couvre les yeux. Sautant de ses échasses, l'homme laissa Pachòc, le fidèle labrit, guider les brebis jusqu'à la bergerie. Sa besace en bandoulière, il souleva sa femme dans ses bras et la sentit si légère qu'il s'en inquiéta aussitôt.

— Ma pauvre Jana, murmura-t-il en la serrant contre sa pelisse en laine de mouton. Tu étais si belle à notre mariage, si vivante. La plus jolie fille du canton, pour sûr ! Qu'est-ce qu'on a fait à Dieu pour mériter pareil châtement ?

Sa tête dodelinant contre la poitrine de son mari, Jana, bercée par le monologue rassurant de Cristoli, apaisée par son odeur, gardait les yeux clos pour prolonger cet état de semi-conscience qui endormait sa douleur.

— Je sais, ma Jana, que tu t'es sentie bien seule : le destin nous a joué un mauvais tour et je n'ai pas voulu l'admettre. Je n'ai pas compris. Je ne voulais pas. Pourtant, lorsque tu attendais Maïna, tu as travaillé à la terre jusqu'au dernier jour et notre fille est née, un beau bébé dodu aux joues roses, *ségu* ! (pour sûr !) Certes, j'aurais préféré un garçon qui aurait vite pu se rendre utile pour garder les bêtes sur la lande, mais notre Maïna est si jolie. Mes parents en sont fous.

Les mimiques et les cris joyeux de la fillette au minois rose et aux longs cheveux bruns bouclés, ses petits bras enserrant leur cou, réchauffaient le cœur de ses grands-parents. Depuis quelques années, le pépé, maigre vieillard au teint de terre, ne gardait plus les troupeaux. Guetteur sur ses échasses, depuis qu'il était gamin, il avait usé sa vie au milieu d'un paysage humide constitué de marais et de marécages : paludisme, avait expliqué le docteur consulté à Mont-de-Marsan en lui prescrivant de la quinine. Le pauvre homme ne quittait plus guère l'âtre aux flammes revigorantes. Regard perdu, visage incolore, joues creuses, il portait toujours la même blouse de drap gris, l'éternelle veste noire élimée et un pantalon rapiécé. Un béret sans âge vissé sur la tête, il était censé garder le berceau qu'il oubliait souvent.

— Appuie ton pied, lui rappelait la grand-mère, essuyant ses mains à un long tablier gris noué sur une jupe à l'imprimé défraîchi qui enveloppait un ventre arrondi par les grossesses.

Son chemisier à manches longues retroussées contenait tout juste une poitrine ronde et lourde.

— Tu n'entends donc pas qu'ils pleurent ?

— Hein ? grommelait l'aïeul, semblant émerger d'un continuel sommeil pour relancer le léger balancement du lit des bébés.

Une paire de bœufs passait la tête par la lucarne, aménagée dans la cloison contiguë, soufflant son haleine chaude dans le dos du vieil homme. Gema, son épouse, veillait sur la soupe de légumes cuisant dans la large cheminée noire de suie et de flambées. Elle rapporta de la souillarde le beurre et le millas pour tremper ce pain confectionné avec un mélange de maïs et de froment, sans oublier les fèves. De sous l'escalier menant au fenil¹, la daoune² préleva une cruche de vin à la petite barrique où jouxtaient confits et conserves réservés aux jours de fête. Pendant ce temps, blottie contre son grand-père, Maïna attendait une autre de ces histoires contées à voix basse qui la faisaient rêver et l'apauraient à la fois.

Le corps frêle de son épouse contre le sien, Cristoli donna un vif coup de sabot contre une poutre de bois courant sur le mur de pisé³. Tirée par Maïna qui y mettait toutes ses forces, la porte s'ouvrit lentement sur la pièce principale où vivait la famille.

— Pourquoi elle dort, ma maman ? demanda l'enfant dont le visage à la peau brune se crispa soudain.

— Viens par là, petite ! ordonna Gema en caressant la tête de l'enfant pour la rapprocher du feu et du grand-père, quasi pétrifié dans son fauteuil.

1 Bâtiment agricole où l'on conserve le foin.

2 Maîtresse de maison.

3 Terre glaise mêlée de paille.

— Fais chauffer la pierre qu'on met dans les draps, la mère ! lâcha Cristoli en portant Jana jusque dans leur chambre sombre.

Malgré le battant de bois, un air froid se glissait entre les barreaux de la fenêtre dont l'épais rideau ne cessait de danser. Cristoli déposa son épouse sur leur couche et repoussa la tenture aux motifs fanés par le temps, suspendue en baldaquin au-dessus du lit. Des jambes inertes, les sabots tombèrent sur le sol dallé dans un bruit de planche. L'homme retira le tablier maculé de terre et la longue jupe noire au bas effrangé par le temps, laissant pudiquement à Jana son jupon et sa culotte fendue. Puis il dénoua le châle de laine croisé sur sa poitrine et ôta la chemise de toile pour libérer le buste de son corset et laisser sa femme en petite chemise. Il approcha la cuvette d'eau posée sur la petite table de bois recouverte d'un napperon défraîchi où s'appuyait une antique chaise. Dans l'armoire, il dénicha un linge.

— Je vais te débarbouiller un peu, lui souffla-t-il, entreprenant de laver le visage et les mains de son épouse.

Il prit alors le temps de la regarder. Sur le fin visage, de nouvelles rides trahissaient son tourment. Les mèches de ses cheveux bruns, habituellement tirés des deux côtés du crâne, s'échappaient sur l'oreiller.

— Tu es encore belle, ma femme, malgré les mauvais jours, les maigres récoltes et les grossesses. Je suis fier de toi, ma courageuse.

Une fois qu'elle fut nettoyée, il la recouvrit de l'énorme édredon, autrefois rouge, que la poussière et le temps avaient, lui aussi, délavé.

— Je vais voir les petits ! lança-t-il en se redressant soudain.

Sur le seuil, il se retourna, ouvrit la bouche, mais ne put aller plus loin :

— Ma Jana... soupira-t-il.

Un court instant, Jana revit le séduisant jeune homme qui l'avait invitée à danser lors du bal de la Saint-Jean. Déjà, en sortant de la messe et pendant le bûcher, Cristoli l'avait gratifiée d'œillades lui faisant monter le rouge aux joues et battre le cœur. Toutes les filles à marier ne voyaient que lui. L'une d'entre elles ne cachait pas ses espoirs et le faisait savoir alentour. Mais le jeune homme l'avait choisie, elle, Jana. Sa rivale lui avait jeté un regard mauvais, marmonnant quelque menace avant de quitter la fête. Mais l'Élue ne s'en était pas inquiétée : le charme naturel du garçon, ses yeux verts, sa chevelure couleur de blé mûr et sa peau de miel dorée par le soleil, peu courants dans la région, l'avaient conquise. Elle se sentait comme attirée par un aimant lorsqu'il posait le regard sur elle. De taille moyenne, sa corpulence musclée en faisait un bel homme.

— Veux-tu m'épouser ? lui avait-il demandé au clair de lune, quelques semaines plus tard.

Les parents avaient donné leur accord à cette union d'amour entre métayers ne possédant pour bien que trois paires d'échasses et leur courage. Dès leur mariage, Cristoli s'était montré un amant fougueux et insatiable malgré le travail à abattre jour après jour pour survivre. Mais, progressivement, les années de labeur et les maigres récoltes avaient façonné un autre homme plus

sec, plus renfermé, accordant à sa femme une attention détournée par le souci permanent de nourrir sa famille.

— Reste... Je dois te dire... osa Jana.

— Plus tard, repose-toi.

— Pèir... Tu... Tu ne trouveras qu'Estèfe dans le berceau. Je...

— Pèir est dans la chambre des parents, poursuivit-il. Tu as eu raison : il pleure trop et gêne son frère. Je me demande ce qu'on va faire de cet enfant qui ne profite pas.

Depuis la naissance des jumeaux, Gema et Cristoli remplaçaient Jana au jardin. Mais la grand-mère, percluse de rhumatismes, s'épuisait vite. Quant à son fils, emmener les brebis dans les pâtures en compagnie de ses deux frères, habitants du village, était son premier devoir qui s'avérait être aussi la survie de la famille depuis que son père était devenu trop faible pour être moutonnier.

Le regard plongé dans celui de Cristoli, Jana espérait qu'il devinerait. Elle attendait qu'il comprenne. Mais son époux ne saisit pas son appel muet et s'apprêta à quitter la pièce.

— Mais Pèir... reprit Jana en repoussant l'édredon de plumes.

— Il faut que Pèir se débrouille pour grandir et te laisser en paix, voilà tout ! Tu passes des heures à lui donner le sein qu'il refuse presque tout le temps. Pendant qu'Estèfe en est privé alors qu'il est toujours affamé. Il va nous faire un bon goyat¹, celui-là. Enfin,

1 Jeune garçon.

s'il nous reste des terres pour le troupeau au train où vont les choses. Parce qu'avec cette histoire de pins à planter...

— Pèir et Estèfe sont mes enfants, comme Maïna ! Je les aime tout pareil.

— Je le sais. Pourtant, ils sont si différents. Maïna est une petite fille vive et intelligente. Elle pousse bien et trouvera sans problème un bon mari, plus tard. Quant à Estèfe, il profite, je ne me fais guère de souci pour lui. Je reviens.

— Attends ! Et Pèir ? Pourquoi ne dis-tu rien de lui ? cria Jana.

Cristoli hésitait : comment expliquer à sa femme qu'il ne pouvait y avoir de bouche inutile sur ces terres si peu généreuses ?

— *Boun Diou !* Ouvre les yeux, ma femme ! Pèir est un avorton, il ne grandira jamais normalement. Il doit cacher une maladie ou une malformation que nous ne pouvons soigner.

Surpris de son propre aveu, Cristoli regarda son épouse. Pourquoi ne comprenait-elle pas qu'ils avaient engendré un étrange enfant n'en finissant pas de décider s'il allait vivre ou mourir, que sa fierté d'avoir des fils jumeaux s'était subitement divisée en deux ?

— Si ça continue, je vais l'abandonner dans la lande où une bête sauvage ne tardera pas à le dévorer, avait-il menacé la veille au soir, face aux incessantes prières de son épouse vers un Dieu semblant les avoir oubliés.

Sa mère avait tremblé pour le petit être, alors qu'Estèfe, son jumeau, assaillait son sein pour y boire tout son lait.

Jana releva la tête, fixa son mari droit dans les yeux et lança dans un souffle :

— Pèir n'est pas dans la chambre de tes parents. Ni même dans la maison. Il est mort cet après-midi. Je viens de le coucher dans son dernier berceau. Tu n'auras plus à entendre ses plaintes.

Interloqué, Cristoli considéra le visage émacié de son épouse. Puis il garda un moment les yeux braqués sur le sol, tordant ses doigts et se retenant de dire que c'était mieux ainsi. Pour tout le monde. Que chacun allait reprendre sa place et que la vie continuerait. Qu'il leur restait Estèfe promettant de devenir un costaud gaillard. Et que Dieu avait bien fait de leur accorder deux enfants à naître afin qu'ils puissent en garder un pour eux.

— Pourquoi tu n'as pas attendu mon retour pour l'enterrer ? Et dans cet endroit ? Nous avons le cimetière, la tombe de notre famille.

Jana se mordilla les lèvres, avala douloureusement sa salive, chercha à calmer les battements affolés de son cœur, puis rouvrit les yeux :

— Pèir dormira à l'abri du chêne noir de ta naissance. Je le verrai chaque matin en me levant. Je l'imaginerai grandissant comme l'arbre qui le protège. Et j'irai lui parler autant de fois que j'en aurai besoin.

Cristoli prit sa femme dans ses bras et jeta un regard vers l'arbre avant de relever le menton mouillé de larmes :

— Es-tu assez forte pour marcher jusque-là ?

— Jamais je n'oublierai mon enfant perdu. J'étais prête à tout pour lui et le resterai toute ma vie, continua Jana. Jusqu'à mon dernier souffle.

— Habille-toi. Je reviens de suite avec de la lumière.

Main dans la main, une torche de résine perçant la noirceur des lieux, le couple se dirigea vers la sommaire tombe creusée par Jana pour s’y recueillir. À l’aide de deux fines branches, Cristoli confectionna un crucifix rudimentaire qu’il planta sur la motte de terre fraîche, se promettant de fabriquer une vraie croix de bois avec une plaque gravée de ses mains au nom de ce fils dont les yeux à peine ouverts sur le monde venaient de se refermer pour toujours.

Au bout d’un long moment de silence que Cristoli n’osait rompre, Jana, semblant émerger de ses pensées, laissa échapper :

— Rentrons. Les enfants nous attendent et Pèir doit avoir faim.

— Pèir ?

— Non... Estèfe se reprit Jana en baissant les yeux.